

LE PANIER

Pour la millième fois je me prépare pour aller rendre visite à mon mari à l'hôpital. Je passe de l'eau sur mon visage, me coiffe avec les doigts, lisse mon éternelle robe. Ça fait longtemps que je ne m'arrête plus devant le miroir. Je sais que, si je me regarde, je ne reconnaîtrai pas les yeux qui me regardent. J'ai si souvent rendu de visites à l'hôpital, que je suis moi-même tombée malade. Ce n'est pas une maladie cardiaque, car de cœur, ça je n'en ai plus. Ni un mal de tête car j'ai depuis longtemps la raison embuée. Je vis dans un fleuve sans fond, la nuit mes pieds se lèvent du lit et déambulent hors de mon corps. Comme si, finalement, mon mari continuait de dormir à mes côtés et moi, comme je l'ai toujours fait, je me retirais dans une autre chambre au milieu de la nuit. Nous avons non pas des lits séparés, mais des sommeils éloignés.

Aujourd'hui sera comme tous les jours : je lui parlerai près du lit, mais il ne m'écouterà pas. La

différence ne sera pas là. Il ne m'a jamais écoutée. La différence c'est la gamelle qui s'endormira, sans utilité, sur son oreiller. Autrefois, il dévorait mes plats. La nourriture était ce que je ne me voyais pas refusée.

Je regarde alentour : la table mise ne l'attend jamais plus, ponctuelle et odorante. Autrefois, je n'avais pas d'heure. Maintenant, je perds mon temps. À n'importe quel moment je picore, adossée à un coin, sans serviette ni couverts. Ce n'est pas à l'ombre que je vis. C'est derrière le soleil, où toute la lumière s'est couchée depuis longtemps. Je n'ai qu'un seul chemin : la rue de l'hôpital. Je ne vis que pour un moment : la visite. Le panier quotidien dans lequel j'emballerai les cadeaux pour mon époux malade est mon unique occupation.

On a fait une transfusion de sang à mon mari. Moi, c'est une transfusion de vie que je voudrais, le rire entrant dans ma veine jusqu'à m'engloutir, serpent de sang menant à la folie.

J'évite de parler depuis le mois dernier. Je préfère le silence qui convient mieux à mon âme. Mais l'absence de conversation a créé un autre lien entre nous. Le silence a inauguré une correspondance entre moi et le moribond. Maintenant, au moins, je ne suis plus reprise. Je ne subis plus d'affront, d'ordre de me taire, d'étouffer mon rire.

J'ai déjà pensé échanger la parole contre l'écrit. Au lieu de ce monologue, je lui écrirais des lettres.

Ainsi, je réduirais en souffrance. Dans les lettres, mon mari prendrait de la distance. Plus que de la distance : de l'absence. Sur le papier, je me permettrais de dire tout ce que je n'ai jamais osé.

Et je renouvelle ma promesse : oui, je lui écrirai une lettre, composée uniquement d'éclats de rire débridés, de décolletés plongeants, composée de tout ce qu'il ne m'a jamais autorisé. Et dans cette lettre, je prendrai courage et proclamerai :

— Toi, mon mari, tant que tu étais en vie, tu m'as empêchée de vivre. Tu ne vas pas m'en faire gaspiller davantage, en retardant, infiniment le départ.

Je reviens à moi, j'arrange dans le fatidique panier le pique-nique du jour, faisant comme s'il allait me recevoir avec un grand sourire et un appétit vorace. Je suis de sortie, pour ma routine de visiteuse quand, passant par le couloir, je remarque que le tissu qui recouvrait le miroir est tombé. Sans vouloir, j'aperçois mon reflet. Je recule de deux pas et me contemple comme je ne l'avais jamais fait auparavant. Et je découvre la courbe de mon corps, mon buste encore haut. Tout mon visage, j'embrasse mes doigts, comme si j'étais une autre, ancienne et soudaine maîtresse de moi-même. Le panier me tombe de la main comme s'il avait pris âme.

Une force me rapproche de l'armoire. J'en retire la robe noire que mon mari m'a offerte voici vingt-cinq ans. Je vais devant le miroir et m'en couvre, me

déhanche, danse immobile. Les mots sortent de moi, clairs et nets :

— Je ne demande à Dieu qu'une chose : que je sois veuve le plus vite possible.

La demande me surprend, comme si c'était une autre qui parlait. Pourrais-je préférer un si terrible souhait? Et de nouveau, ma voix s'affirme, sûre :

— Mon mari, j'ai hâte que tu meures pour étrener cette robe noire.

Le miroir renvoie ma très ancienne fierté de femme, celle qui est née avant moi et que je n'ai jamais pu faire briller. Jamais auparavant je n'avais été belle. Sur l'instant, je confirme : le deuil me va bien avec mes yeux sombres. Maintenant, je remarque : finalement, je n'ai même pas vieilli. Vieillir c'est être pris par le temps, une manière d'être maître du corps. Et je n'ai jamais suffisamment aimé. Comme la pierre, qui n'attend rien et que nul n'attend, je suis restée sans image.

Et j'essaie. Vertige, pose et larmes. À l'enterrement, les pleurs seront ainsi, le menton tendu pour retenir les larmes, le nez levé pour ne pas renifler. Cette fois, mon mari, ce ne sera pas toi le centre, mais moi. Ta vie m'a éteinte. Ta mort me fera naître. Puisses-tu mourir, oui, et le plus vite possible.

Je dépose la robe sur la table de la salle à manger, claque la porte et sort en direction de l'hôpital. J'hésite encore devant le panier. Jamais auparavant

je ne l'avais vu ainsi, vain. Tourner le dos à cet inus-
tensile est une victoire. Pour la première fois, le ciel
est là au-dessus de ma maison. Sur le bord du trot-
toir, je sens l'arôme des frangipaniers. Seulement
maintenant je remarque que je n'ai jamais humé mon
mari. Même mon nez n'a jamais aimé. Aujourd'hui,
je découvre la rue, féminine. La rue, pour la première
fois, ma sœur.

À l'entrée de l'infirmierie, le millièmement même
infirmier m'attend. Une ombre assombrit son visage.

— Votre mari est mort. Cette nuit.

J'étais tellement préparée, c'était déjà tellement
arrivé, que je n'ai même pas cherché de réconfort.
Après tant d'attente, je voulais que ça arrive. Plus
encore après avoir découvert dans le miroir cette
lumière qui, toute ma vie, s'était ensevelie en moi.

Je sors de l'hôpital dans l'attente d'être gagnée par
cette nouvelle femme qui s'annonçait en moi. À
l'inverse d'un soulagement, toutefois, c'est la chute
de l'éclair, et nul sol où retomber. Au lieu du menton
hautain, du pas étudié, je me décompose en pleurs.
Je retourne à la maison, le pas échevelé, cortège soli-
taire dans la rue funèbre. Sur ma maison le ciel repo-
sait à nouveau plus vif que moi.

Dans la salle à manger, je fais disparaître le miroir
en le couvrant de drap, tandis que je déchire la robe
noire en lambeaux. Demain, je dois me souvenir de
ne pas préparer le panier.